

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

1. Les Philippiens sont les habitants d'une ville de Macédoine dont le nom est celui de son fondateur; cette ville est une colonie, comme Luc le rappelle dans les Actes. Là fut convertie cette marchande de pourpre qui devint si pieuse et si zélée; là le chef de la synagogue embrassa la foi; là Paul et Silas furent battus de verges; là les magistrats les prièrent ensuite de s'éloigner, à cause de la crainte que les victimes inspiraient aux persécuteurs, et la prédication eut dans cette ville un splendide début. Paul lui-même rend aux habitants de nombreux et magnifiques témoignages; il les appelle sa couronne, il déclare qu'ils ont beaucoup souffert pour la religion : «Dieu vous a donné non seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour son amour.» Il est à remarquer qu'il était dans les chaînes lorsqu'il leur écrivit, et voici comment il l'atteste : «Si bien que les chaînes que je porte pour le Christ ont été manifestées dans tout le prétoire.» Il désigne ainsi le palais de Néron. Il fut ensuite délié de ces chaînes comme il nous l'apprend en écrivant à Timothée : «Dans ma première défense personne n'est venu à mon secours, tous m'ont abandonné. Je souhaite que cela ne leur soit pas imputé. Mais le Seigneur m'a donné son assistance et m'a fortifié.» (II Tim 4,16-17) Il parle donc des chaînes qu'il portait avant de présenter cette défense. En effet, Timothée n'était pas là dans ce moment, on le voit : «Dans ma première défense personne n'est venu à mon secours.» Du reste, Paul le montre assez en écrivant ces paroles; il n'eût pas écrit une chose que son disciple aurait lui-même vue.

Quand il écrivait la lettre qui nous occupe, Timothée se trouvait avec lui; nous le voyons par les mots suivants : «J'espère dans le Seigneur Jésus vous envoyer bientôt Timothée.» Il insiste : «Je compte donc vous renvoyer avant peu, dès que j'aurai pourvu à mes affaires.» Il fut ensuite délivré de ses fers, mais, après être venu leur faire visite, il y fut de nouveau jeté. Il le dit lui-même : «Si je dois être immolé par-dessus le sacrifice, dans l'intérêt de votre foi.» Ce n'est pas une chose qui s'accomplisse au moment même; elle peut simplement arriver. Or, à quelque moment qu'elle arrive, il s'en réjouira, déclara-t-il, témoignant ainsi de la tristesse que sa captivité leur faisait éprouver. Qu'il ne regardât pas sa mort comme imminente, il le manifeste en ajoutant : «J'ai même la confiance dans le Seigneur que je ne tarderai pas à vous aller voir.» Il avait dit plus haut : «Avec cette confiance, je sais que je resterai, et que je resterai pour vous.» Les Philippiens lui avaient envoyé Epaphrodite, qui devait lui porter de l'argent et savoir quelle était sa vraie position; car ils étaient pénétrés pour lui de la plus vive tendresse. Ce message de leur part est attesté par lui-même : «J'ai tout ce qu'il me faut, je suis dans l'abondance et dans la plénitude, depuis que j'ai reçu ce que vous m'avez fait parvenir par Epaphrodite.» Leur but avait donc été de le consoler et d'avoir de ses nouvelles. Ce dernier désir, lui-même encore en rend témoignage au commencement de sa lettre, puisqu'il leur dit concernant son état : «Je veux vous apprendre que les choses qui me sont arrivées ont contribué de plus en plus au progrès de l'Évangile;» et plus loin : «J'espère vous envoyer bientôt Timothée, afin d'avoir moi-même l'esprit tranquille, sachant alors ce qu'il en est de vous.» – «Moi-même,» comme s'il disait formellement : Vous avez envoyé savoir ma position, pour donner pleine satisfaction à votre cœur; à votre exemple, «je veux savoir ce qu'il en est de vous, pour avoir l'esprit tranquille.» Ils avaient passé longtemps sans envoyer quelqu'un auprès de lui; ayant alors ouï dire qu'il était dans les chaînes, ils s'étaient mis en mouvement; et nous l'apprenons par l'Apôtre lui-même : «Puisque enfin votre affection pour moi a fleuri.» Or, s'ils s'étaient informés d'une maladie d'Epaphrodite, d'un homme incomparablement moins remarquable que Paul, à bien plus forte raison devaient-ils s'en informer, s'émouvoir et se troubler à son sujet. Aussi, dès le commencement de son épître, leur prodigue-t-il les consolations, déclarant qu'ils doivent se réjouir de sa captivité, loin d'en éprouver aucun trouble. Il les exhorte ensuite à pratiquer la concorde et l'humilité; il leur enseigne que ce sera là pour eux la plus puissante des sauvegardes, et que de la sorte ils pourront aisément triompher de leurs ennemis. Ce qu'il y a d'affligeant pour vos maîtres, ce n'est pas d'être eux-mêmes chargés de fers, c'est d'apprendre que la discorde se glisse parmi leurs disciples; cela fait avancer l'Évangile, ceci l'arrête dans son essor.

2. Après leur avoir ainsi recommandé l'union et montré qu'elle a sa source dans l'humilité; après avoir sévèrement traité les Juifs, qui partout sous le masque du christianisme portaient atteinte à la vérité, n'hésitant pas à les appeler des hommes cyniques, de mauvais ouvriers; après avoir dit aux Philippiens de les fuir, et leur avoir indiqué quel devait être l'objet de leur application, les instruisant sur les mœurs, réglant toute leur conduite; une fois qu'il les a ranimés en leur disant : «Le Seigneur est proche;» il en vient maintenant à mentionner ce

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

qui le concerne lui-même et les choses qu'il a reçues de leur sage prévoyance : il leur donne ainsi la plus grande consolation. On voit dans sa lettre qu'il les entoure de respect et d'honneur; il ne glisse rien nulle part qui sente le reproche. C'est une preuve éclatante de leur vertu, qu'ils ne donnent à leur maître aucun sujet de les réprimander, moins encore de les punir, et que tout soit sur le ton de la persuasion et du conseil. Du reste, pour revenir à ce que je disais en commençant, cette ville avait manifesté une grande propension pour la foi, puisque le gardien même de la prison, – et vous savez combien cette charge s'accommode aisément de toute perversité, – vit à peine un miracle qu'il se précipita vers l'Apôtre et se fit baptiser avec toute sa famille. Lui seul avait vu le miracle qui s'était opéré; mais il n'en eut pas seul le bénéfice, il y fit participer sa femme et tous ceux qui composaient sa maison. Les magistrats eux-mêmes qui firent flageller Paul, y furent visiblement poussés par surprise, et Don PIU' méchanceté; car ils se hâtèrent de l'élargir, et restèrent depuis saisis de crainte. Non content de leur rendre témoignage à cause de leur foi, à cause des épreuves et des dangers qu'ils avaient subis, il atteste aussi leur bienveillance, quand il dit : «Au début de la prédication, vous m'avez envoyé deux fois les secours nécessaires, personne autre n'ayant eu cette attention. Aucune Eglise ne m'a rien fourni qu'on puisse appeler un don.» Les interruptions n'ont tenu qu'aux circonstances, jamais à la volonté; Paul le déclare à peu près en ces termes : ce n'est pas que vous n'eussiez la même bienveillance pour moi; vous éprouviez seulement des obstacles. Cela montre quel amour lui-même avait pour eux. La grandeur de cet amour éclate aussi dans ces paroles : «Je n'ai personne qui sympathise autant avec moi dans ce même sentiment, qui vous accorde la même affection et la même sollicitude. C'est que je vous porte dans mon cœur malgré mes chaînes.»

3. Le sachant, ayant devant nous de pareils modèles de charité, montrons-nous dignes de marcher sur leurs traces, et disposés à souffrir pour le Christ. A cette époque, il n'est plus de persécution. Ne pouvant donc faire autre chose, imitons l'énergique ardeur avec laquelle ils faisaient le bien; n'allons pas croire qu'après avoir donné une ou deux fois, nous soyons entièrement quittes envers notre conscience : c'est pendant tout le cours de la vie qu'il faut agir de la sorte, puisque nous devons toujours plaire à Dieu, et non dans un cas extraordinaire. Le coureur qui fait dix fois le tour du cirque, a tout perdu s'il ne le fait pas une onzième fois : et nous de même, si nous défailons dans l'accomplissement du bien après avoir mis la main à l'œuvre, nous perdons tout, nous ruinons tout. Ecoutez cette exhortation si salutaire : «Que l'aumône et la foi ne vous abandonnent jamais.» (Pro 3,3) Ce n'est pas un acte, deux, trois, dix ou cent qu'on vous demande; c'est une habitude non interrompue : «Ne vous abandonnent pas.» Remarquez cette expression, au lieu de celle-ci : Ne les abandonnez pas. Cela vous montre que c'est nous qui avons besoin de ces vertus, et non ces vertus de nous; cela nous enseigne encore que nous devons tout faire pour les retenir et ne pas nous en séparer. Le livre saint ajoute : «Mettez-les autour de votre cou.» De même que les enfants des riches portent au cou un ornement d'or qu'ils ne déposent jamais, le gardant comme un signe de noblesse; de même nous devons nous faire un collier de nos continuels bienfaits, de telle sorte qu'on nous reconnaisse pour les enfants de ce Père plein de miséricorde qui fait lever le soleil sur les méchants comme sur les bons. Mais les infidèles refusent de croire, me direz-vous. C'est le moyen, vous répondrai-je, de les amener à la foi, ils croiront si nous agissons ainsi; voyant que nous avons pitié de tous et que nous retraçons le divin modèle, ils le reconnaîtront aisément en nous. Ce n'est pas d'une manière quelconque, c'est avec zèle et discernement qu'il faut accomplir ce devoir. Que votre aumône soit vraie, nous est-il dit, aussi bien que votre foi. Oui, vraie, ne dérivant en aucune façon, ni de la rapine ni de la fraude; ce ne serait pas de la foi, ce ne serait pas de la véritable aumône. Celui qui soustrait le bien d'autrui, se jette nécessairement dans le mensonge et le parjure.

Tenez-vous loin de là; donnez à l'aumône la bonne foi pour compagne. Portons ce magnifique ornement, mettons à notre âme ce collier de bonnes œuvres, tant que nous serons ici-bas. Quand cette période aura passé, nous n'userons plus de cette parure. Pourquoi ? Là-haut plus de pauvres, plus d'argent, plus de main qu'on nous tende; mais, tant que nous sommes enfants, ne nous en dépouillons jamais. Dès que les enfants sont parvenus à l'âge viril, ils laissent les ornements de l'enfance, pour revêtir ceux de la virilité : une semblable transformation doit s'accomplir en nous. Là-haut n'aura pas lieu cette aumône qui se fait avec de l'argent, mais une aumône infiniment supérieure. Si nous ne voulons pas nous en exclure nous-mêmes, faisons que notre Ame brille de tout son éclat. C'est un grand bien que l'aumône, et c'est un grand honneur, un grand don, ou mieux une grande bonté. Si nous apprenons à dédaigner les richesses, nous apprendrons tout. Voyez donc quels précieux avantages en viennent : celui qui fait l'aumône comme elle doit être, faite, méprise dès lors les

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

choses d'ici-bas; et, sachant mépriser les possessions terrestres, il a coupé la racine du mal. Par conséquent, celui qui donne l'aumône reçoit un bienfait plutôt qu'il ne raccorde; et ce n'est pas seulement à cause de la récompense promise et qui ne saurait manquer, c'est encore parce que l'âme formée à la céleste philosophie, y devient noble et riche. A mesure qu'on donne, on se déprend des biens matériels, on cesse d'admirer l'or. Celui qui soumet son âme à cette éducation, s'ouvre d'abord un splendide chemin vers les cieux, et supprime ensuite mille causes d'inimitié, de lutte, d'envie et de tristesse. Vous savez à coup sûr que tous les maux viennent de l'amour des richesses, que les richesses produisent des guerres sans fin. Quand on a appris à les dédaigner, on est entré dans un port tranquille, on n'a plus de perte à redouter. Telles sont les magnifiques leçons de l'aumône : son disciple ne désirera jamais le bien d'autrui; et comment, quand il prodigue le sien et s'en dépouille ? Le riche ne lui sera pas un objet d'envie; et comment encore, quand il aspire à la pauvreté ? L'aumône purifie l'œil de l'âme.

Voilà pour le temps présent; les biens qu'elle nous prépare dans la patrie future, nul ne peut les exprimer. L'âme charitable ne restera pas dehors avec les vierges folles; elle entrera faisant cortège à l'Époux avec les vierges sages, et tenant comme elles sa lampe allumée. Par sa bienfaisance elle aura devancé sans beaucoup de fatigue celles qui subirent les rudes labeurs de la virginité. Telle est la puissance de l'aumône : elle introduit ses nourrissons avec une pleine confiance. Elle est connue des gardiens de la porte du ciel, de ceux qui veillent à l'entrée de la chambre nuptiale; non seulement elle est connue, mais encore elle est respectée : elle peut donc introduire en toute liberté ceux qu'elle sait ravoire aimée; on ne lui fera pas opposition, tous s'inclineront devant elle. Ayant eu le pouvoir d'amener Dieu sur la terre et de lui faire revêtir notre humanité, beaucoup mieux aura-t-elle celui de faire entrer l'homme dans le ciel. Sa puissance est bien grande, encore une fois. Si, par miséricorde et par amour pour nous, Dieu s'est fait homme, s'il a voulu devenir serviteur, comment n'acceptera-t-il pas les serviteurs dans sa maison ? Aimons cette vertu, pratiquons-en les œuvres, non un jour ou deux simplement, mais pendant toute la vie, pour qu'elle n'ait pas de peine à nous reconnaître. Dieu nous reconnaîtra, si elle nous reconnaît; il nous ignorera, si elle nous ignore; et dans ce cas il nous dira : Je ne vous connais pas. Mais à Dieu ne plaise que nous entendions cette parole; Dieu veuille que celle-ci plutôt nous soit adressée : «Venez, les bérés de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde.» (Mt 25,34) Pussions-nous tous l'obtenir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire et honneur aux siècles des siècles. Amen